## LES ENFANTS

Nous les déposions doucement dans des fossés, des sillons, dans des paniers d'osier sous les arbres. Nous les laissions tout nus sur des couvertures, par-dessus des nattes de paille tressée, à la lisière des champs. Nous les installions dans des cageots de pommes vides et les prenions dans nos bras chaque fois que nous finissions de biner une rangée de haricots. En grandissant ils sont devenus plus turbulents, et parfois nous les attachions sur leur chaise. Au cœur de l'hiver nous les accrochions sur notre dos à Redding pour aller tailler les vignes, mais certains matins il faisait si froid que leurs oreilles gelaient et saignaient. Au début de l'été, à Stockton, nous les laissions dans des rigoles toutes proches tandis que nous ramassions les premières prunes et déterrions les oignons pour les mettre dans des sacs. Nous les laissions jouer avec des baguettes en notre absence et les appelions de temps à autre pour qu'ils sachent que nous étions toujours là. N'embête pas les chiens. Ne touche pas aux abeilles. Ne t'éloigne pas sinon papa sera furieux. Mais quand ils se lassaient et se mettaient à pleurer, nous continuions à travailler car si nous nous arrêtions, nous savions bien que jamais nous ne parviendrions à payer nos dettes. Maman ne peut pas venir. Au bout d'un moment, leurs appels se faisaient moins pressants et leurs sanglots cessaient. Et à la fin du jour quand la lumière disparaissait du ciel, nous allions les réveiller à l'endroit où ils s'étaient endormis et nous époussetions la terre de leurs cheveux. Il est temps de rentrer à la maison.

Certains d'entre eux étaient volontaires et têtus et n'écoutaient rien de ce que nous leur disions. D'autres étaient plus sereins que le Bouddha. Il est venu au monde avec le sourire. L'une d'entre eux aimait son père plus que tout. Une autre détestait les couleurs vives. L'un ne pouvait aller nulle part sans son seau en fer-blanc. L'une s'est sevrée à l'âge de treize mois, elle a pointé le doigt vers un verre de lait sur le comptoir en disant : « Je veux. » Plusieurs montraient une sagesse qui n'était pas de leur âge. La voyante a déclaré qu'il était né avec l'âme d'un vieil homme. À table ils se comportaient comme des adultes. Jamais ils ne pleuraient. Jamais ils ne se plaignaient. Jamais ils ne laissaient leurs baguettes plantées dans le riz. Ils jouaient seuls toute la journée sans bruit tandis que nous travaillions à côté dans les champs. Ils faisaient des dessins dans la terre pendant des heures. Et quand nous tentions de les prendre dans nos bras pour rentrer à la maison, ils secouaient la tête en disant : « Je suis trop lourd », ou bien: « Repose-toi, maman. » Ils s'inquiétaient pour nous quand nous étions fatiguées. Ils s'inquiétaient pour nous quand nous étions tristes. Ils savaient sans que nous le disions quand nos genoux nous faisaient souffrir ou quand c'était la mauvaise période du mois. Ils dormaient avec nous la nuit, comme des chiots, sur des planches de bois couvertes de foin, et pour la première fois depuis notre arrivée en Amérique cela ne nous dérangeait pas d'avoir quelqu'un dans notre lit.

Toujours nous avons eu nos préférences. Peutêtre était-ce pour notre premier-né, Ichiro, grâce à qui nous nous étions senties tellement moins seules qu'auparavant. Mon mari ne m'a pas adressé la parole depuis plus de deux ans. Ou notre deuxième fils, Yoichi, qui à quatre ans a appris tout seul à lire l'anglais. C'est un génie. Ou Sunoko, qui tirait sur notre manche de manière si impérieuse, mais oubliait ensuite ce qu'elle avait à nous dire. « Cela te reviendra plus tard », lui disions-nous, mais cela ne lui revenait jamais. Certaines d'entre nous préféraient leurs filles, qui étaient douces et bonnes, et d'autres, comme nos mères avant nous, leurs fils. Ils sont plus productifs à la ferme. Nous les nourrissions davantage que leurs sœurs. Nous prenions leur parti lors des querelles. Nous les vêtions mieux. Nous dépensions jusqu'à notre dernier penny pour les emmener chez le médecin quand ils avaient la fièvre, alors que nous soignions nous-mêmes nos filles à la maison. J'applique un cataplasme à la moutarde sur sa poitrine et j'adresse une prière au dieu du vent et des mauvais rhumes. Car nous savions que nos filles nous quitteraient à l'instant où elles se marieraient, alors que nos fils s'occuperaient de nous quand nous serions vieilles.

En général, nos maris n'avaient rien à faire avec eux. Jamais ils ne changeaient une couche. Jamais ils ne lavaient la vaisselle sale. Jamais ils ne touchaient un balai. Le soir, nous avions beau être épuisées, quand ils rentraient des champs, ils s'asseyaient pour lire le journal tandis que nous préparions le dîner

pour les enfants, faisions la vaisselle et raccommodions des piles de vêtements tard dans la soirée. Jamais ils ne nous laissaient dormir avant eux. Jamais ils ne nous laissaient nous lever après le soleil. Tu donnerais le mauvais exemple aux enfants. Jamais ils ne nous accordaient ne serait-ce que cinq minutes de répit. C'étaient des hommes taciturnes, usés, qui entraient et sortaient de la maison dans leur bleu de travail boueux en marmonnant des choses au sujet des drageons, du prix des haricots verts, du nombre de caisses de céleri qu'ils espéraient récolter cette année-là. Ils s'adressaient rarement à leurs enfants, ni même ne semblaient se rappeler leurs noms. Dis au troisième garçon de se tenir droit quand il marche. Et quand l'ambiance à table devenait trop bruyante, ils frappaient dans leurs mains et s'écriaient : « Ça suffit! » Leurs enfants, en retour, préféraient ne pas leur parler du tout. Lorsqu'ils avaient quelque chose à leur dire, ils passaient toujours par notre intermédiaire. Dis au père que j'ai besoin de cinq cents. Dis au père qu'il y a un problème avec un des chevaux. Dis au père qu'il a raté un coin en se rasant. Demande au père pourquoi il est si vieux.

Dès que possible, nous les avons mis au travail dans les champs. Ils cueillaient des fraises avec nous à San Martin. Ils ramassaient les petits pois avec nous à Los Osos. Ils se faufilaient derrière nous dans les vignes de Hughson et Del Rey où nous coupions les grappes de raisin pour les mettre à sécher sur des claies au soleil. Ils puisaient de l'eau. Ils débroussaillaient. Ils bêchaient les mauvaises herbes. Ils coupaient du bois. Ils labouraient, l'été, dans la chaleur écrasante d'Imparial Valley alors qu'ils n'avaient pas fini de grandir. Certains étaient lents, rêveurs, capables de

repiquer toute une rangée de choux-fleurs à l'envers par erreur. D'autres savaient trier les tomates plus vite que l'ouvrier le plus expérimenté. Beaucoup se plaignaient. Ils avaient mal au ventre. À la tête. La poussière leur irritait atrocement les yeux. Certains enfilaient leurs bottes chaque matin sans qu'on ait besoin de leur demander. L'un d'eux avait ses sécateurs préférés qu'il affûtait tous les soirs dans la grange après le dîner et que personne n'avait le droit de toucher. L'une pensait sans cesse aux insectes. Il y en a partout. Une autre un jour s'est assise parmi les rangs d'oignons en disant qu'elle aurait préféré ne jamais naître. Et nous nous demandions si nous avions bien fait de les mettre au monde. Jamais nous n'avons eu l'argent pour leur acheter des jouets.

Pourtant ils jouaient pendant des heures tels des petits veaux dans les champs. Ils confectionnaient des épées avec des sarments de vigne et se livraient à des duels sous les arbres. Ils fabriquaient des cerfsvolants avec du papier journal et du balsa, attachaient un couteau à la ficelle et livraient combat dans le ciel les jours de grand vent. Ils réalisaient des poupées en tordant du fil de fer et de la paille, puis les torturaient dans les bois avec des baguettes affûtées. Ils jouaient à cache-cache au clair de lune dans les vergers tout comme nous le faisions au Japon. Ils jouaient à donner des coups de pied dans des boîtes de conserve, à lancer des couteaux, à pierre-feuilleciseaux. Ils faisaient des concours pour savoir lequel d'entre eux pouvait confectionner le plus de cageots la veille du jour de marché, et qui tenait le plus longtemps suspendu à une branche de noyer sans lâcher. Ils façonnaient des avions et des oiseaux en papier, qu'ils regardaient voler. Ils collectionnaient

des nids de corneilles, des peaux de serpents, des carapaces de scarabées, des glands, des piquets en fer rouillés glanés le long des chemins. Ils apprenaient le nom des planètes. Se lisaient mutuellement les lignes de la main. Ta ligne de vie est anormalement courte. Se prédisaient l'avenir. Un jour tu feras un long voyage en chemin de fer. Ils retournaient à la grange après le dîner avec des lampes à pétrole pour jouer au papa et à la maman dans le grenier. Maintenant tu te frappes le ventre et tu cries comme si tu étais en train de mourir. Par les chaudes nuits d'été, quand il faisait presque trentesept degrés, ils étalaient leurs couvertures dehors sous les pêchers et rêvaient de pique-niques au bord de la rivière, d'une nouvelle gomme, d'un livre, d'un ballon, d'une poupée de porcelaine aux yeux violets qui se ferment, de partir un jour loin de la ferme à travers le vaste monde

Loin de la ferme, disait-on, existaient d'étranges enfants pâles qui grandissaient sans jamais sortir dehors et ne savaient rien des champs ni des ruisseaux. Certains n'avaient même jamais vu un arbre. Leurs mères ne les laissent pas aller jouer au soleil. Loin de la ferme, disait-on, il y avait de luxueuses maisons blanches avec des miroirs dans des cadres dorés, des poignées de porte en cristal et des toilettes en faïence qu'on nettoyait en tirant simplement une chaîne. Et ça ne sent même pas. Loin de la ferme, disait-on, on utilisait des matelas garnis de durs ressorts de métal, qui étaient parfois doux comme des nuages (la sœur de Goro était partie travailler à la ville comme bonne et, à son retour, elle avait raconté que les lits étaient si moelleux qu'elle devait dormir par terre).